

QUELQUES ASPECTS SOCIAUX DU MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

Traiter de l'Eucharistie dans ses conséquences fraternelles exige de rappeler, même brièvement, comment elle se situe dans l'histoire sainte et dans quelles conditions elle saisit l'humanité qui est la nôtre. Nous serons ainsi mieux placés pour voir certains aspects sociaux du mystère eucharistique.

JÉSUS-CHRIST ET LA CONDITION HUMAINE

Depuis la rupture d'Adam avec son Créateur, l'humanité est entrée dans une situation tragique. Elle connaît toutes les sortes de souffrances jusqu'à l'ultime déchirement de la mort. Une contradiction violente s'est installée à l'intérieur de tout homme. Elle se répercute dans le corps de toute l'humanité divisée contre elle-même. Blessures, exploitation et meurtre de l'homme par l'homme se perpétuent sous des formes et des prétextes toujours différents et toujours renouvelés. Cette hostilité joue également entre la nature et l'homme. Enfin, toute la race humaine en sa tête-Adam et dans ses membres est en révolte contre son Dieu. Elle se prostitue à des idoles, des hommes s'y sacrifient ou en sacrifient d'autres. Oui, en Adam, la condition humaine est bien une condition d'esclaves et de fils de colère.

Il n'est que de regarder le monde et le prodigieux pouvoir d'imbécilité et de méchanceté qu'il recèle. Tout homme adulte et lucide ne peut se cacher l'immense prolétariat ouvrier, paysan et indigène d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Comment ne pas voir les milliers de ménages douloureux, les femmes écrasées de fatigue, les millions d'hommes mourant de faim ou privés d'un toit suffisant, les foules déplacées, prisonnières ou concentrationnaires ? Comment ne pas sentir l'ironique amertume de millions de dévouements qui avortent dans le monde et dans l'histoire ?

Oui, en Adam, l'humanité est toujours, à des degrés divers, une Babel, un panier de crabes, une fosse à serpents.

Certes, les efforts libérateurs, eux aussi, se totalisent. Patiemment, comme une araignée sans cesse tisse sa toile, une minorité d'hommes travaille à « limiter les dégâts ». La lutte contre la famine, la maladie, la misère, l'ignorance, les tyrannies, marque des points. Elle mérite ce qu'elle coûte et, dans bien des cas, justifie même les entreprises révolutionnaires qu'elle suppose.

Mais combien le résultat demeure fragile. Comme un fruit rongé sans arrêt par un ver mystérieux, les institutions nouvelles, libératrices à leurs origines, se dégradent, deviennent imbéciles et tyranniques à leur tour, l'exploitation de l'homme par l'homme, colmatée sur un point, réapparaît sur un autre, sous un autre aspect.

C'est alors que les dimensions de Jésus-Christ apparaissent dans toute leur ampleur. Lui seul dénoue la contradiction centrale. En lui seulement, la victoire est aux dimensions des aspirations et de la misère humaines, parce qu'en réconciliant l'humanité avec son Dieu il la réconcilie avec elle-même et avec la création tout entière. Par lui, l'homme ne craint plus ni la souffrance ni la mort.

A cause de la victoire du Christ, l'histoire humaine si douloureuse, si tragique, si absurde, est transformée en une Pâque dont le terme est sa restauration dans la Gloire. La marge des impossibilités de l'homme est et sera comblée par Dieu. Sa toute-puissance a brûlé et brûlera tous les obstacles à la réunion de toute l'humanité en un seul corps, un seul peuple, une seule ville où Dieu sera « *tout en tous* ».

QUELQUES ASPECTS SOCIAUX DE L'EUCCHARISTIE

1. *C'est l'amour qui triomphera finalement de l'histoire.*

A cause du Christ, l'amour n'est pas une philanthropie, une idée généreuse, un ornement moral, c'est le terme de l'histoire sainte; la réalité définitive et éternelle. Le rêve de l'homme, « la société sans classe et sans état », dirait Marx, la « cité solaire », diraient les anarchistes, sera dépassé par une réalité plus grande encore. L'heure viendra de cet arbre chargé de fruits, où viendront se nicher tous les oiseaux du ciel et dont nous ne connaissons encore que le germe.

Ainsi tout geste de dévouement, de solidarité, tout geste d'amour, si pauvre, si bafoué, si vaincu soit-il momentanément, va dans le sens de l'Histoire sainte, annonce et établit le

Royaume. C'est le geste constructeur par excellence, le ciment de l'Église, parce que l'histoire est sous-tendue d'une force victorieuse, celle de Dieu qui est Amour et qu'un jour cette force sera totalement manifestée dans toute l'humanité, comme elle l'est déjà dans la résurrection du Christ, notre tête.

2. *C'est d'un même mouvement que nous devenons davantage fils de Dieu et frères des autres hommes.*

D'un même mouvement, tout est là, parce que l'amour qui nous réunit aux autres, édifie déjà l'unique corps du Christ, car « *Dieu est Amour* » (Jean, iv, 8). Il n'y a qu'un Christ, et c'est le Christ total, tête et membres.

Le commandement nouveau et les déconcertantes propositions du Christ ne s'éclairent qu'à la lumière de cette récapitulation finale de toutes choses en lui.

Limitons-nous à quelques exemples majeurs. Dans le chapitre xxv de saint Matthieu, l'ultime et sans doute définitive séparation entre Dieu et les hommes se joue sur un seul critère : la manière dont nous aurons vécu *avec les autres*. L'identification est complète, du plus petit, du plus misérable d'entre les hommes, au Fils de l'Homme revenant dans sa gloire. « *J'étais nu (moi, Jésus-Christ) et vous m'avez vêtu* » (sous la forme de l'un de mes membres) (Matth., xxv, 36).

Dans saint Jean : « *Si quelqu'un prétend aimer Dieu en ayant de l'aversion pour son frère, c'est un menteur.* »

Dans saint Matthieu encore : « *Et moi je vous dis, aimez vos ennemis, prêtez sans rien attendre en retour* AFIN D'ÊTRE LES FILS DU PÈRE QUI EST DANS LES CIEUX. » L'appel à aimer, saluer, prêter à d'autres que ceux que l'on aime (Matth., v, 43-47), n'est que la conséquence de cette vue nouvelle révélée par Jésus-Christ, à savoir qu'il est la tête du corps de l'humanité nouvelle. « *Je suis la vigne, vous êtes les sarments* » (Jean, xv, 5). « *Qu'ils soient UN comme nous sommes un* POUR QUE LE MONDE SACHE QUE VOUS M'AVEZ ENVOYÉ » (Jean, xvii, 22-23).

La plus haute union possible entre deux êtres, l'union conjugale, a été choisie par Jésus-Christ comme signe de celle qui réunira éternellement le Seigneur époux à l'Église épouse, et du même coup rassemblera tous les hommes entre eux.

C'est l'amour du prochain qui est en effet le témoignage visible de notre foi. Par lui, nous affirmons au delà de nos actuelles divisions la certitude de la victoire du Christ qui nous réunit et nous réunira.

Aimer les membres visibles est le moyen que Dieu nous propose pour nous réunir à la tête invisible. Tout geste fraternel

en Jésus-Christ annonce cette communauté indissoluble, ces noces futures de tous les hommes à la table de Dieu. Plus on s'aime, plus on rend le Royaume de Dieu visible.

3. *Distinguer l'efficacité de l'amour.*

Ce Royaume de l'amour a un aspect visible et un aspect invisible. Quand François embrasse le lépreux, quand Martin partage son manteau, ce geste se voit. Dans le cas de Martin, il y a même une efficacité positive. Mais on pourrait dire que ces gestes ne sont que les signes extérieurs d'une réalité intérieure qu'est l'amour qui les a provoqués. Ce royaume est intérieur. Son aspect le plus réel est invisible. Dieu seul le voit. Lui seul peut peser en vérité le poids exact d'amour engagé dans le geste d'un homme à l'égard d'un autre.

Les plus grands gestes de dépouillement peuvent être vides d'amour, stoïciens ou spectaculaires; d'autres, plus petits, un don pur, comme l'obole de la veuve. C'est jusqu'à cette réalité intérieure et à ce plan seulement que se joue la vérité de l'amour. « *Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai la charité cela ne me sert de rien* » (I Cor., XIII, 3).

C'est dire tout de suite que *la sincérité de l'amour dans la condition humaine ne correspond pas à son efficacité*. La mesure de l'un n'est pas la mesure de l'autre. L'efficacité éducatrice d'un père ou d'une mère n'est malheureusement pas en rapport direct avec leur amour. Un confrère de Saint-Vincent-de-Paul peut être plus enflammé d'amour intérieur qu'une assistante sociale et avoir cependant un geste de soulagement bien moins efficace. Le paternalisme d'un patron traditionnel contient ou peut contenir une part de don pur. Ses limites sociales sont maintenant manifestes. La grève et la lutte révolutionnaire peuvent entraîner des violences douloureuses. Elles sont ou peuvent être le fruit d'une solidarité véritable avec ses frères de misère; elles peuvent desserrer d'un cran une condition trop scandaleuse.

Le chevalier, pourfendant les Sarrasins, faisait ou pouvait faire un geste d'amour et de défense de la chrétienté. Devant Dieu, il pouvait aussi accomplir un geste d'assassin et de pillard, et l'on voit très bien une autorité ecclésiastique décorant cependant ce chevalier d'un ordre religieux. C'est que le secret dernier des hommes ne peut être connu que de Dieu seul. En forçant peut-être le langage pour se faire comprendre, on pourrait dire que les hommes sont légitimement plus sensibles à l'efficacité d'un geste, alors que Dieu l'est au poids d'amour véritable qui l'a occasionné.

Sans insister plus longtemps sur ce double aspect, nous verrons tout à l'heure que cette distinction des plans a une importance essentielle quant aux aspects sociaux de la communion eucharistique. Mais on peut déjà dire que l'amour est un mystère. C'est une réalité certaine, aux conséquences visibles, mais qui ne peut s'identifier à ces conséquences. Le regard humain peut le percevoir, mais jamais le cerner avec exactitude. Aussi, est-il très important de démêler les éléments qui composent nos gestes humains, de discerner la nature des différents obstacles à une communion totale entre les hommes. Sans cette analyse, on peut mal situer l'Eucharistie. On peut s'illusionner sur son sens et peut-être sur son pouvoir. On risque d'attendre de la réunion chrétienne autre chose que ce qu'elle peut donner.

4. *Les obstacles profonds à une communion fraternelle entre les hommes.*

En effet, il y a deux obstacles bien différents à notre réunion fraternelle :

a) *Un obstacle dû à un égoïsme radical.* Chaque homme est pécheur, non pas d'une manière juridique parce que fils d'Adam, mais dans sa réalité profonde et personnelle parce qu'il y a quelque chose de lui qui se préfère à Dieu et aux autres. Sous des formes variables à l'infini pour chacun et selon les circonstances, cet égoïsme blesse l'autre, entretient la division humaine, l'accroît au lieu de l'atténuer.

b) *Un obstacle dû aux limites de notre être.* L'homme est comme un être infirme. Même en possession de tous ses moyens, sa maîtrise demeure relative. Notre intelligence, notre force, notre vertu sont courtes. Même quand nous aimons, l'efficacité de notre amour est mesurée, gauchie, ou même complètement détériorée par les limites de notre intelligence et de notre pouvoir, et pas seulement par notre égoïsme conscient ou inconscient.

Ainsi, nous sommes comme des êtres amputés et ravagés par un mal intérieur, qui tentons confusément d'atteindre une plénitude et une communion totale.

Il ne faut pas qu'on s'y trompe, le peuple de Dieu est, tout comme le peuple du monde, une humanité pécheresse et imbécile (dans le sens où l'employait saint François de Sales). Dans sa partie qui est sur la terre, l'Église est, comme l'humanité, un ramassis de malades de l'âme et du corps, plus ou moins voleurs, menteurs, avares, prétentieux... plus ou moins intelligents des sciences sociales comme des sciences qui commandent à la nature.

Notre espérance est donc, pour une part, dans l'effort de l'homme qui peut rendre la terre plus ou moins habitable selon son intelligence et son cœur, mais pour une autre, au delà de l'histoire, dans celui qui renouvellera la face de la terre, assurera la restauration définitive de ce qui était malade et inachevé comme la réunion de tout ce qui était divisé. Les limites actuelles de l'homme et son égocentrisme radical *sont et seront* définitivement vaincus. « *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* »

5. *Les obstacles à l'amour « sont et seront » définitivement vaincus. Pouvoir et limites de l'Eucharistie.*

« *Sont et seront* » :

La victoire et la gloire sont déjà acquises dans la tête, en Jésus-Christ, et déjà amorcées dans une partie du corps, puisque le ciel est le lieu de la réconciliation, commencée pour les saints, mais il faut que cette victoire et cette réconciliation se communiquent à tous les membres jusqu'au terme de l'histoire humaine et jusqu'au terme de la sanctification de chacun.

Comme le levain dans la pâte, l'Église, prolongement du Christ dans l'histoire, travaille à cette transmutation de l'humanité ancienne en humanité nouvelle, de l'humanité divisée en humanité réconciliée. Mais là encore, distinguons les différents aspects de cette transformation et de cette réunion.

a) *L'Eucharistie est un mystère.* Je suis sûr qu'il fond ma chair dans la chair ressuscitée du Christ et des autres ressuscités, mais, là aussi, Dieu seul peut mesurer à quel degré nous en sommes de ce passage.

La Pâque du chrétien a des aspects visibles : les signes sacramentels, les comportements plus fraternels; mais sa réalité profonde demeure voilée à nos yeux de chair.

b) *L'Eucharistie est le signe de ce qu'elle annonce.* Comme le gland est le signe du chêne, mais n'est cependant pas le chêne, l'Eucharistie annonce la réconciliation; elle la fait pour une part, mais on ne peut, pour autant, la considérer comme totalement accomplie. Il y a une dimension eschatologique, indispensable à la compréhension de tout sacrement. Les arrhes de la réconciliation ne sont pas la plénitude de la réconciliation, pas plus que les fiançailles ne sont la plénitude des noces.

L'Eucharistie est un signe dans le temps d'une réalité qui sera achevée hors du temps, un signe dans l'espace d'une réunion qui sera achevée hors de l'espace. C'est le signe du ciel.

c) *Enfin, si le Christ vivant en moi réduit momentanément et partiellement mon égoïsme, greffe ou accroît en moi une vie nouvelle, il respecte les limites de ma personne.* Son sacrement

ne modifie pas mes moyens intellectuels d'observation, de déduction, d'assimilation, par exemple. Je demeure au plan éducatif, social, économique, politique, ni plus ni moins intelligent des mécanismes oppresseurs ou libérateurs de l'homme.

Je puis communier sans devenir intelligent des phénomènes qu'explique la psychanalyse et dont la connaissance aurait un pouvoir d'épanouissement certain sur mes enfants. On peut communier sans y voir plus clair dans les mécanismes d'oppression du système capitaliste ou étatiste.

Allons plus loin. Deux communiants ou groupes de communiants peuvent différer sur leurs analyses des conditions sociales ou économiques oppressantes et sur les moyens de libération à mettre en œuvre pour tendre vers un ordre plus fraternel. Ce serait une mystification d'arguer de leur communion pour les pousser au choix d'un moyen unique et supposé plus efficace.

Arrivé là, on pourrait déjà dire de l'Eucharistie :

1) Qu'elle entraîne aussi bien un comportement plus fraternel qu'un comportement plus filial à l'égard de Dieu.

2) Qu'elle est le signe annonciateur et efficace d'une communion qui ne sera ou n'est totale qu'au ciel. C'est un appel dynamique à l'unité humaine la plus profonde. « *Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion au corps du Christ? Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous formons qu'un seul corps* » (I Cor., x, 16).

Mais ce n'est pas encore cette unité achevée. Ce n'est qu'un pain de route pour faire l'Église.

3) Cette réunion voulue et faite en Jésus-Christ conserve pour l'instant un aspect violent. Elle n'élimine pas ce qui nous sépare. Elle n'est pas un accord nègre-blanc sur une solution plutôt que sur une autre. Elle témoigne que, malgré nos limites et notre péché, nous croyons en la victoire d'une communion authentique dans le Christ et qu'ensemble nous tentons inlassablement d'avancer cette heure.

4) L'amour seul est éternel, mais l'efficacité visible de cet amour est une perpétuelle invention dans le temps et dans l'espace. C'est le souci des chrétiens vivants de rechercher sans cesse les formes nouvelles les plus efficaces de l'amour fraternel, pour la période d'histoire, pour le lieu dans lequel ils vivent et pour faire face aux problèmes les plus urgents, avec lesquels ils sont aux prises.

Mais si l'Eucharistie provoque à l'amour, interdit certaines formes indignes de rapports fraternels, elle ne crée aucune cohésion dans le choix des moyens les plus propres à notre unité.

LES EXIGENCES DE L'EUCCHARISTIE

Il ne peut être question ici que de remarques, fruit d'expériences communautaires de différents types : équipes missionnaires, communautés laïques, groupes ou communautés de « Vie nouvelle », etc...

1. *Juger et ne pas juger.*

La médisance et la calomnie sont des blessures douloureuses pour ceux qui en sont victimes. Elles ont un pouvoir considérables pour diviser les hommes. Il demeure que le problème n'est pas simple. Pour des raisons de vie commune, il faut bien porter des jugements, des estimations sur les uns et sur les autres, et ces jugements peuvent être sévères. Mais il est important de savoir à quel plan ils se situent. On pourrait dire grossièrement que c'est à celui du « mode d'emploi » de chacun d'entre nous, et qu'il ne peut aucunement relever de ce jugement qui « sonde les reins et les cœurs » et qui revient à Dieu seul.

Le premier se place au niveau de la nécessité sociale. On ne peut pas y manquer. Le second touche à la responsabilité personnelle; il faut toujours le laisser suspendu parce que nous ne connaissons jamais à fond ici-bas la part de déterminé chez les autres. Nous ne connaissons ni la misère, ni la grâce de chacun. En tout cas, c'est le même péché qui s'exprime chez chacun d'entre nous quel que soit sa manière. A des degrés divers, nous sommes tous plus ou moins gaspilleurs de la grâce du Christ.

2. *Se réconcilier.*

« Si donc vous présentez votre offrande à l'autel et que vous vous souvenez que vous avez quelque désaccord avec votre frère, laissez votre offrande à l'autel, allez d'abord vous réconcilier. Alors vous viendrez présenter votre offrande » (Matth. v, 23-26).
« Il faut aimer son prochain comme soi-même, cela vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices » (Marc, xviii, 33).

La communion est un témoignage de notre volonté de paix avec tous les hommes. Elle proclame à la fois notre solidarité fraternelle et notre foi en Jésus-Christ. Mais là encore n'est-il pas nécessaire de situer cette réconciliation ? Sous-entend-elle être d'accord ? Je ne le pense pas, si l'on entend par là demander à l'un d'adopter le point de vue de l'autre. Ce que l'on croit être la vérité ne peut être abdiqué même au nom de la générosité.

La vie fraternelle ne suppose pas des points de vue identiques sur toutes choses. Elle demande de situer nos désaccords dans une zone telle qu'au delà de ce qui nous divise légitimement ou illégitimement nous demeurons des frères en quête de leur vérité et de leur unité, parce que nous savons que Jésus-Christ nous réunira un jour dans la lumière et dans l'amour.

Mais s'il n'est pas possible de s'accorder sur des vues communes, cette fraternité reconsidérée entraîne une loyauté et une humilité dans nos rapports sociaux. En somme, des mœurs franches (« oui, oui; non, non ») forcent plus la charité qu'un accord intellectuel qui demeurerait faux pour chacun.

3. Passer du prochain qu'on choisit au prochain qui s'impose.

Savoir que nous sommes tous solidaires dans le péché en Adam et tous appelés à la gloire comme membre de Jésus-Christ transforme les rapports humains au fur et à mesure que cette vérité s'impose à la conscience.

On commence toujours par avoir des idées fausses sur le peuple de Dieu (comme sur le reste, sans doute). C'est par tâtonnements successifs que l'on progresse vers des vues plus justes. Ainsi, on croit pendant longtemps que le monde chrétien est un monde « bien », au sens d'une certaine vertu, d'une certaine tenue. Inconsciemment, on substitue alors un idéalisme social, une chrétienté d'un certain type (bourgeois ou ouvrier par exemple) à deux réalités certaines qui sont un peuple de pécheurs et Jésus-Christ.

Nous risquons aussi d'être trompés par un vocabulaire ambigu. Il est différent de penser en termes d'essence ou d'existence. Dans le premier cas, j'emploie le mot de « chrétien » dans le sens de « saint »; dans le second, un chrétien n'est jamais qu'un pécheur à un point quelconque de sa pâque, c'est-à-dire de son passage en Jésus-Christ. Il serait ridicule d'en être surpris. Jésus-Christ est précisément venu pour sauver une humanité malade, saisir les prostituées, les voleurs, les menteurs que nous sommes tous, pour nous pardonner, nous délivrer et nous réconcilier.

Ce qui nous unit dans l'Église, autour de la table eucharistique, c'est la conscience de notre commune misère et l'espérance d'un commun retour dans la terre promise. Ouvriers de la troisième heure, de la onzième ou de la dernière, nous savons que nous serons tous un jour enivrés du vin du même vigneron.

C'est le même péché, la même grâce qui nous travaille sous des formes diverses. Nous demeurons emprisonnés différemment, mais ensemble, dans des déterminismes héréditaires,

caractérollogiques, économiques, sociaux, culturels, etc. Nous sommes des compagnons de misère. Comment ne pas comprendre le péché de l'autre, puisqu'il n'est jamais qu'une autre forme du mien ?

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous là d'extraordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? » (Matth., v, 46-48).

Il faut s'habituer à cette dure réalité. C'est que l'on est marié avec son Église, c'est-à-dire avec un clergé, des chrétiens, une humanité d'un certain lieu, et qu'il faut bien la prendre telle qu'elle est, pour qu'elle puisse nous prendre tels que nous sommes. C'est ensemble, souffrants, compatissants, serrant les dents, que, douloureusement, par la Croix, nous progressons vers le terme de la Pâque. C'est par cette « porte étroite » que s'édifie l'Église et que j'entr'aperçois, au travers de ma propre expérience religieuse, la compassion de Jésus-Christ.

Si légitime et si nécessaire qu'il soit d'être soutenu et ravitaillé par des groupes plus restreints et plus fervents, ne les confondons jamais avec l'Église, l'Église de la table eucharistique où tout le monde vient. Jésus-Christ nous appelle, non pas à aimer nos amis, mais à aimer les hommes.

Tout groupe d'éducation ou de soutien chrétien, aussi légitime soit-il (d'Action catholique ou non), introduit à l'Église, vit de l'Église, mais ne peut se confondre avec elle. D'où l'importance essentielle d'une eucharistie faite avec tous au delà des mouvements, des classes sociales, des âges et des spécialisations quelconques.

Il est normal à toute pédagogie d'aller du plus facile au plus difficile. Mais l'heure vient forcément dans l'évolution chrétienne de ne plus ni choisir ni discuter son prochain, mais de l'accepter tel qu'il est pour passer avec lui en Jésus-Christ. Or, l'assemblée eucharistique est le rappel pressant de cette vérité et la proclamation publique de notre consentement.

4. Partager.

Aimer n'est pas seulement « prier avec » ou « prier pour », c'est sûrement tout autant soulager que convertir. On comprend mal une Eucharistie qui ne déclencherait pas, un jour ou l'autre, des gestes de solidarité et de partage.

Les modalités, les formes se trouveront facilement ou difficilement, peu importe (distinction de l'essentiel et du superflu,

soutien en nature ou en espèce, occasionnel ou permanent¹, etc.). L'Église n'a pas à garantir ou canoniser des modalités pratiques. Mais son appel ne peut qu'entraîner nécessairement à des gestes concrets.

Les sacrements, y compris l'Eucharistie, ne sont pas des signes pour les âmes, mais pour les hommes, ce qui n'est pas exactement la même chose. Faire l'Eucharistie, c'est reconnaître notre communauté physique et spirituelle en Jésus-Christ. Elle l'annonce, la provoque, lui fait franchir un pas, comme un sacrement le fait. Elle en est le signe créateur, mais que vaut un signe qui n'engage pas ? C'est un mensonge identique au « oui » d'un époux qui n'engagerait point son don à l'autre.

5. *Édifier un monde toujours plus fraternel.*

Nous venons de voir que l'Eucharistie entraîne l'édification d'une communauté fraternelle, dont les membres sont amenés à partager une partie au moins de leurs ressources, à tendre vers la paix et la franchise mutuelles; mais cette première étape de la réconciliation n'est pas à considérer comme fin en soi. Ce n'est pas autre chose que le levain dans la pâte, le point d'appui des forces en Jésus-Christ pour tenter de faire lever TOUTE la pâte. Ce premier lieu où les hommes s'aiment, cette Église, n'est jamais, elle aussi, que le sacrement, l'annonce d'une humanité tout entière réconciliée. Ce n'est que l'ébauche du Royaume de Dieu.

Il revient donc aux plus généreux, comme aux plus intelligents, d'entraîner (si besoin était) les autres hommes, chrétiens ou non, à comprendre les formes actuelles² de l'opposition entre les hommes, à travailler chacun à sa mesure, chacun selon son choix, chacun sous sa responsabilité, à réduire ces oppositions.

Le chrétien n'a aucune raison d'être plus ou moins intelligent qu'un autre, mais sa foi, si elle devient plus vivante, le rend sensible à tout ce qui empêche ou favorise les rapports fraternels entre les hommes.

A chaque époque, les oppositions humaines prennent des colorations et des caractères différents. Ainsi le psychanalyste révèle certaines conditions qui développent l'agressivité chez l'enfant,

1. Les formules de péréquations mensuelles d'une partie des revenus pratiquées dans des groupes de « Vie nouvelle » constituent une bonne pédagogie de la solidarité.

2. Si c'est toujours le même péché de l'homme, il a des manifestations toujours nouvelles auxquelles l'amour doit trouver, lui aussi, des réponses toujours neuves.

le sociologue et l'économiste avertis font de même dans leurs domaines. Connaître ces conditions ne signifie pas réussir à les vaincre; elles facilitent cependant la liquidation des obstacles qui ne relèvent pas de l'égoïsme personnel de l'homme, mais de sa méconnaissance de certains déterminismes psychologiques ou sociaux.

Les tensions les plus douloureuses, les plus mortelles d'aujourd'hui conservent, certes, un caractère moral, mais ne sont pas le seul fruit d'une impulsion égoïste. Dans une situation donnée, il est des institutions qui accentuent l'opposition, comme d'autres favorisent la solidarité. C'est toujours la tâche créatrice des hommes de bonne volonté les plus lucides de substituer des institutions libératrices à celles qui sont décadentes ou oppressantes.

Contentons-nous d'évoquer quelques-unes de ces tensions contemporaines, de ces modes d'exploitation de l'homme par l'homme. C'est l'exploitation du jeune par l'adulte — de la femme par l'homme ou de l'homme par la femme dans le mariage. Ce sont les tensions entre le capital et le travail, la bourgeoisie et le prolétariat, les manuels et les intellectuels, le travail directorial et le travail parcellaire; c'est la tension entre les villes et la campagne, les industries d'extraction et les industries de transformation; le peuple de la métropole et les peuples des colonies; les tensions idéologiques, raciales ou nationales.

J'aborde déjà une certaine forme d'analyse si je dis que le pouvoir, la propriété, les plus hauts moyens de culture, la répartition des fruits du travail sont conservés entre les mains d'un petit nombre et non mis loyalement à la disposition de tous; une telle prise de conscience, lorsqu'elle est faite, justifie certains combats. Mais là encore, il faut demeurer honnête. La communauté eucharistique et ecclésiale n'entraîne d'accord, ni sur les causes institutionnelles de ces oppositions, ni sur la réforme nécessaire à leur atténuation ou à leur liquidation. Les solutions à chercher ne relèvent pas seulement d'une plus ou moins grande générosité, mais d'une appréciation scientifique (et pas uniquement morale) des mécanismes considérés.

Des chrétiens verront une solution dans un néolibéralisme rectifié par des services sociaux individuels ou collectifs, d'autres une socialisation ou une collectivisation rectifiée ou non. C'est normal, chacun a besoin d'une hypothèse de travail pour agir. Que les chrétiens affinent sans cesse leur science de la société, agissent en prenant leurs conseils et leurs risques, mais sachent bien que la communion eucharistique ne nous rassemble pas au plan d'une vision commune d'un ordre social.

Bien qu'elle ne puisse pas ne pas avoir de conséquences dans ce domaine comme dans les autres, elle ne peut se confondre avec

l'instauration d'un certain ordre social, même s'il se donne une étiquette chrétienne. Attention à l'emploi du « nous, chrétiens », qui peut cacher, inconsciemment, dans ce domaine social ou politique, de lourdes équivoques. Il couvre du manteau de la foi des choix de gauche ou de droite, légitimes, mais personnels, correspondant à un des points de vues possible dans une situation donnée, à une option personnelle vis-à-vis des conseils évangéliques, etc. Le « nous, chrétiens », d'un point de vue social, n'a qu'un sens extrêmement fragile. Il peut tromper les chrétiens autant que les non-chrétiens.

Le conservateur et le progressiste peuvent communier côte à côte et, cependant, poursuivre un combat humain, chacun si différent par les moyens, qu'en fait il les oppose dans l'action. Ces choix nécessaires créent des regroupements humains, distincts de la communauté chrétienne. Aussi, tout en considérant que l'Eucharistie provoque à édifier un monde meilleur, elle laisse libre, devant Dieu et devant les hommes, de la forme de son engagement, libre de la mesure de sa générosité ou de son égoïsme, selon le vocabulaire que l'on emploie. Mais en contrepartie de cette liberté, il est correct d'accepter les risques sociaux des positions prises librement, et ne pas vouloir couvrir ses options du sceau de la parole de Dieu ou de la prudence de l'Église, au delà des limites honnêtes.

L'Eucharistie est un mystère. Elle nous modifie sous des formes et dans des délais qui échappent à la mesure humaine.

Ceci dit, il faudrait tenter de pousser plus loin encore les problèmes posés à ceux qui entendent communier loyalement.

6. *Considérations sur la violence.*

Pour la conscience traditionnelle de notre temps, tout geste de violence est plutôt considéré comme coupable... ou tout au moins le croit-on ainsi. C'est qu'en fait la conscience que nous avons des choses est pour une part conditionnée par notre situation économique, sociale, hiérarchique, etc. Pour certains, la révolte de l'oppressé contre son oppresseur apparaît à priori comme un acte de violence. La condition dans laquelle l'oppressé se place, laisse ou maintient l'oppressé, pose généralement beaucoup moins de problèmes, principalement à l'oppressé, ou au milieu social bénéficiaire de l'ordre établi. Il suffit d'examiner la différence de jugements à ce propos, lorsqu'il s'agit d'une guerre nationale (type 1914 et 1940), de la résistance armée (à propos d'une occupation ancienne ou future) ou d'une lutte so-

ciale. La résistance est légitimée dans certains cas, écartée dans d'autres.

L'acte révolutionnaire n'est-il pas trop habituellement considéré par les moralistes comme un acte coupable? Si, ayant épuisé les considérations que saint Thomas indique pour une juste révolte, on s'y résout, n'est-elle pas animée par la volonté de libération d'hommes que l'on considère comme opprimés? N'est-ce pas aussi un acte de charité?

Si une telle position scandalise, il faut alors se résigner à attendre la libération de l'opprimé de la conversion religieuse de l'oppresseur. Est-ce « la » seule solution permise à des chrétiens?

Ce n'est pas la place ici d'une analyse approfondie de cette question. Il fallait cependant la poser parce qu'elle a des implications avec l'Eucharistie d'aujourd'hui.

Des chrétiens accèdent maintenant à une conscience révolutionnaire sans romantisme. Pour ceux-ci, ni l'intégrité de leur foi, ni leur volonté de vivre de la vie de l'Église, comme l'Église le demande, ne peut être mise en doute. Des analyses trop simplistes ne suffisent plus à sauver à la fois une authentique liberté humaine et une authentique communion en Jésus-Christ. C'est l'unité profonde de l'Église qui est engagée dans ce débat, que ce soit à l'échelle universelle, comme à l'échelle diocésaine ou paroissiale.

LES RISQUES DE L'EUCCHARISTIE

Ce titre surprendra peut-être beaucoup de lecteurs, mais ils comprendront que l'Eucharistie peut recouvrir, au nom de la foi, les mystifications humaines les plus réelles. Il n'est donc pas indifférent de les souligner, que ce soit pour les croyants ou les non-croyants.

1° *En participant à l'Eucharistie, on peut ne pas savoir ce que l'on fait, c'est-à-dire croire qu'il s'agit uniquement d'une dévotion à Dieu, d'un exercice religieux, d'un acte vertueux répondant à une obligation morale. C'est, de bonne foi, boire inconsidérément le Sang du Christ sans savoir ce qu'est la Pâque et les conséquences qu'elle comporte vis-à-vis des autres hommes, membres du Christ, comme vis-à-vis du Christ lui-même.*

2° *En communiant avec d'autres, on peut croire que notre unité est faite.*

C'est confondre le signe avec le terme qu'il annonce, le sacrement avec la réalité qu'il exprime. En Jésus-Christ, nous sommes réunis sacramentellement. Nous le serons en plénitude lorsqu'il nous aura les uns et les autres absorbés tout entier. Pour l'ins-

tant, nous demeurons malheureusement dans les limites de notre péché en un certain état de division. Autant le savoir lucidement que de se faire illusion les uns et les autres et de tromper le monde qui nous entoure. Monde qui d'ailleurs, pour le moins, s'étonne quand il voit côte à côte l'exploiteur et l'exploité, la victime et le bourreau, le loup et l'agneau, et qu'on prétend un peu trop simplement que « ça y est », puisqu'ils sont chrétiens et qu'ils communient ensemble.

On peut croire que plus on s'aime, mieux cela s'arrangera. Oui et non, car il y a tout un aspect de la libération et de la fraternité humaine qui ne relève pas seulement de l'amour, mais de sciences et de techniques mieux adaptées à l'épanouissement des hommes. Et pas plus qu'une connaissance scientifique n'accroît mon sens fraternel, l'approfondissement de ce dernier n'accroît ma science. Il y a là des plans et des ordres différents, qui se cultivent par des modes différents.

3° *On peut croire qu'une communion loyale nous entraîne nécessairement à des accords humains trop précis avec les autres communiants.* Encore une fois, on ne peut être universellement d'accord entre chrétiens que sur cette double réalité : que nous sommes tous et chacun des pécheurs, et qu'en Jésus-Christ notre réconciliation commencée aura un jour son plein accomplissement. Mais la foi ne liquide immédiatement ni notre péché ni nos limites actuelles. Même à égalité de sainteté, pourrait-on dire, nous resterions libres de considérer les choses humaines sous un angle ou sous un autre : deux saints peuvent avoir des vues parfaitement différentes sur l'éducation, les arts, la propriété, l'économie, le gouvernement des hommes, etc. (Sainte Catherine de Sienne plaidait pour un pape et saint Vincent Ferrier pour un autre.)

EN MANIÈRE DE CONCLUSION

L'Eucharistie est un ferment divin pour notre renouvellement et notre réconciliation. Mais le don de Dieu doit rencontrer celui de l'homme, et le don de l'homme entraîne la mise en œuvre de tous ses moyens d'intelligence, d'invention autant que de cœur.

Il apparaît de plus en plus que cette expérience religieuse et humaine suppose, pour se faire, la création de cellules à portée d'hommes au sein desquelles, petit à petit, s'imposent ou se dégagent des mœurs communautaires soutenues par l'appel évangélique. Groupes composés d'adultes aussi divers que possible, notamment par leur origine sociale ou leur état (foyers, célibataires), mais que la foi en Jésus-Christ réunit... même doulou-

reusement pendant un certain temps. Groupes où sont nettement distingués les plans d'église et les engagements politico-sociaux. On est alors placé dans les conditions sociales qui permettent de mesurer toutes les exigences de la Pâque.

Ne pas juger, se réconcilier, partager, lutter pour un monde meilleur, suppose autant de prises de conscience qui ne peuvent se faire — en vérité — que s'il y a le besoin vital d'une communauté humaine qui l'exige. Prenons l'exemple de la correction fraternelle dont nous n'avons pas parlé. Elle n'est possible et n'a de sens que dans un groupe où l'on s'est voulu solidaire, où l'on s'aime comme des hommes se sachant pécheurs et attendant de Dieu la force, la patience, l'humilité nécessaires à leur marche vers le Royaume de Dieu.

Pour demeurer viable, pour devenir plus cohérente, la communauté pose à tous, vitalement, ces problèmes. C'est en ce sens qu'elle a un pouvoir de conversion. L'homme isolé qui « fréquente une paroisse » n'est pas placé dans les conditions sociales qui lui permettent cette conversion.

Dans le cas d'une communauté, l'Eucharistie manifeste alors mystiquement l'unité vers laquelle tendent douloureusement ceux qui la cherchent. Elle retrouve son pouvoir de ferment mystérieux qui atteint si profond qu'il pèse sur toutes les formes de liberté humaine en les respectant intégralement. C'est le pouvoir unique et universel de l'amour.

ANDRÉ CRUIZIAT.

Travaux du C. P. L. en 1951

Ils porteront sur *le problème de l'initiation chrétienne et de la communion solennelle*. La session de Versailles, les 12, 13 et 14 septembre, sera consacrée à ce sujet. Le n° 28 publiera les rapports de cette session.